L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 17 DECEMBRE 1869. 43e année—Vol. XLIII.

DUFOUR & LIMET,
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 17 DECEMBRE.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par D. E. Morphy, à 10 heures, au No 67 de la rue de Marais—Au premier—un grand choix d'objets en bois de rebut neuf.

Par T. Dejean, jr., à sa salle d'encan, 135 rue Gravier, à 10 heures—Vente régulière de Meubles de maison et de bureau, pianos, etc.

Par O. Lemonnier, au No 69 de la rue de Chartres—Bottes, souliers, habillements et chapeaux.

Par Louis Stern & Bros, à leur salle d'encan, rue de Chartres — 150 caisses bottes, souliers et brodequins.

Par H. Scott, au No 46 de la rue de Chartres—Chapeaux, marchandises sèches, draperies, lingerie, etc.

Par Hoffman, Marks & Co., au No 38 de la rue de Chartres—200 lots de plaques, pour services de table, ornements en argent massif; bustes d'ouvrage et à bijoux; boîtes, poupées, et nombre d'articles dits "notions."

☞ Achetez vos censorries et chocolats chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille-Levée

ESSAYEZ LES CIGARES DE GEORGE ALCES,
185.....Rue des Remparts.....185

Argenterie, Plaqués anglais, etc. — Aujourd'hui, vendredi, 17 du courant, MM. Hoffman, Marks & Co., vendront, à 10 heures du matin, dans leur salle d'encan de la rue de Chartres, No 38, un vaste assortiment de plaques anglais, articles d'argenterie, services de table, produits liquides, vases de Bohême, gobelets, etc. Aussi 200 lots d'acajou et de bois de rose, 200 lots d'articles de fantaisie et 200 lots de poupées, pianos, etc., etc. Nous appelons sur cette grande vente l'attention des marchands de la ville et de la campagne. Voyez l'annonce à la page des encans.

Chapeaux et chapeaux.—Aujourd'hui, vendredi, 17 du courant, à 10 heures du matin, MM. Louis Stern & Bros. vendront, dans leur salle d'encan, rue de Chartres No 150, des caisses de bottes, souliers et brodequins, et des caisses de chapeaux assortis. Tous les articles ont été récemment importés et proviennent des meilleures fabriques du Nord. Ils sont garantis comme étant bien plus et seront divisés en lots à la convenance des acheteurs. La vente étant limitée aux marchands, offre de grandes chances aux marchands de la ville et de la campagne.

Cadeaux de Noel et du Jour de l'An.—Ce jour de cadeaux et de fêtes, verres pour vin de champagne, liqueurs et cordiaux, vases, articles de toilette, bouteilles d'eau de toilette, pots à eau et nombre d'autres articles nécessaires pour les dames, vases du Japon, vases et tasses plaqués, pots à eau et nombre d'autres articles seront vendus aujourd'hui, à 10 heures du matin, par M. D. E. Morphy dans sa salle d'encan de la rue des Marais, No 67. Les dames et les marchands de la campagne sont invités à aller examiner ces belles marchandises.

THEATRES.

Aujourd'hui, Vendredi.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Love's Masquerade, or How He won Her.

ST CHARLES—Ticket of Leave Man.

VARIÉTÉS —M. Owens dans quatre différents rôles.

CHINESE CITY MUSEUM—Nos 49 et 42, rue St Charles, vis-à-vis l'Hôtel.

Le Rapport du Secrétaire des Finances.

La politique financière de M. Boutwell telle qu'elle résulte du rapport que nous avons publié ci-dessus, peut se résumer en peu de mots, et ce résumé nous servira merveilleusement à la juger.

La dette publique est de 2,00 millions de dollars (nous négligeons les fractions), se décompose ainsi :

1° Millions en billets et certificats ne portant pas d'intérêt et *dont il ne faut pas s'occuper.*

2° Millions en titres payables soit à partir de 1871, soit en 1881, et qu'il faudra rembourser après ces échéances aussi vite que les ressources du Trésor le permettront.

Enfin, 1862 millions de 5-20, moins 75 millions déjà remboursés et 75 millions que le Trésor recevra d'ici au 1er juillet, ce qui laissera, à cette époque, 1450 millions de titres 5-20. M. Boutwell propose de laisser 250 millions de ces titres dehors pour les racheter le plus promptement possible avec les ressources disponibles et de convertir l'emprunt en moyen d'un nouvel emprunt à 4 1/2 0/0, en trois séries remboursables dans 20, 25 et 30 ans.

M. Boutwell n'a pas changé de système. Il continue la reprise des paiements en espèces afin d'acheter le rachat du papier monnaie—dette qui ne porte pas intérêt et qu'on peut laisser subsister indéfiniment, — et toutes ses préoccupations se résument vers la réduction la plus rapide possible des obligations portant intérêt. La dette qui porte intérêt est son cauchemar, et, en faisant, il proposerait comme le Président Grant de la racheter en dix ans. Il veut bien en consacrer trente. Soyons lui reconnaissants, car dix ans de gagnés, car précédemment il en voulait à vingt ans.

Le seul éclaire des finances semble ne pas comprendre que tout s'enchaîne dans les questions financières. Le papier-monnaie constitue une dette échue et exigible depuis la fin de la guerre, et le premier souci d'un gouvernement honnête de relever son crédit, devrait être de payer cette dette ou de la convertir en une dette portant intérêt. Si le gouvernement ne le fait pas, il manque à sa signature, il est par le fait banqueroutier, et ses nouveaux emprunts ne peuvent inspirer de confiance. La proposition faite par M. Boutwell de racheter une certaine quantité de greenbacks à raison de deux millions par mois serait plus nuisible qu'utile puisqu'il avoue lui-même que la circulation est insuffisante pour les besoins toujours croissants du pays.

Nous avons soutenu nous-même que la reprise des paiements en espèces ne serait possible qu'après une conversion ou une consolidation de la dette, mais nous entendons parler d'une consolidation rationnelle, faite sur des bases telles, qu'elle fît inspirer la confiance la plus absolue. La première condition de cette consolidation est une diminution immédiate des intérêts de toute nature, revenu interne et tarif, diminution qui, en soulageant l'agriculture, le commerce, l'industrie et la navigation assurerait un accroissement progressif dans les ressources du pays. Or, pour que cette diminution de revenu soit possible il est indispensable de prouver les scléroses de la dette et non de les rapprocher. Cinquante années ne sont pas de trop pour solder en principal et intérêts une dette de 2,000 millions de dollars, cent ans vaudraient mieux.

La musique de confiance dans le gouvernement fédéral de la part de ses créanciers provient de deux causes : le refus du gouvernement de racheter son papier-monnaie et sa situation financière actuelle qui l'oblige à présenter la nation pour payer ses dettes et à tarir ainsi la source même de ses revenus. La précipitation, un pareil cas, devoir l'improvisance et elle n'ont la confiance en inspirant des craintes pour l'avenir et en laissant apercevoir une banqueroute en perspective.

Toutes les industries souffrent en ce moment, et cependant, M. Boutwell ne veut pas entendre parler de diminution dans le revenu. Cette réduction ne pourrait, il est vrai, s'accorder avec ses plans, puisqu'il propose de racheter encore pour 75 millions de 5-20 en six mois quand l'intérêt de la dette est déjà de près de vingt millions par an et que, d'un autre côté, il entend retirer de la circulation deux millions de greenbacks par mois. L'amour de la sécurité des finances est évidemment de racheter, pendant sa gestion plusieurs centaines de millions d'obligations afin d'en faire un titre de gloire. Il ne voit pas qu'il veut tuer la poule aux œufs d'or et qu'il deviendra son successeur en présence d'un pays épuisé, irrité et prêt à accepter la banqueroute comme remède extrême à ses maux ; tandis qu'en suivant le système contraire, et en agissant le plus possible les charges de présent, il permettrait au pays de récupérer ses forces et il assurerait pour l'avenir d'abondantes ressources, ce qui garantirait d'une manière beaucoup plus sûre la liquidation définitive de la dette qu'elles que fussent les éventualités.

C'est un cercle vicieux que le raisonnement mène avant par M. Boutwell pour demander la suppression du système actuel de revenu jusqu'après la conversion proposée. Convertissons d'abord, dit-il, nous réduirons ensuite les impôts. Réduisons d'abord, vous convertirez plus facilement après, répondons-nous. La grande injustice du revenu est, non une cause de confiance, mais une cause de défiance, car chacun se demande si cela pourra durer, ou plutôt chacun sait—et Mr. Boutwell le prouve—que cela ne peut durer. N'exprime-t-il pas d'ailleurs formellement cette conviction lorsque pour ajourner une réduction que réclame impérieusement la situation des affaires il s'engagement pour donner à Mr Boutwell la satisfaction de racheter encore pour 75 millions de 5-20 d'ici au 1er juillet, quand rien n'exige ce sacrifice ?

Récapitulons les charges qui peseraient sur le pays si l'on adoptait le système de Mr. Boutwell. Voici les sommes qu'il y aurait à payer dans la première période de vingt ans :

Greenbacks et certificats.....	$431,000,000
Titres 10-40 et 6-20.....	478,000,000
Titres 5-20.....	326,000,000
Titres à 4 1/2.....	400,000,000
Total.....	$1,635,000,000

Ainsi, dans cette première période de 20 ans il faudrait payer outre les intérêts de la dette plus de 1,500 millions de dollars. Il resterait ensuite dans la période de dix ans qui suivrait huit cent millions de titres à 4 1/2 à rembourser. C'est une moyenne de 80 millions par an à amortir chaque année. Or, cette moyenne peut n'être pas trop forte dans la seconde période lorsque l'intérêt aura considérablement diminué par suite de l'amortissement, mais elle est beaucoup trop élevée dans les premières années où l'intérêt à payer forme par lui seul un capital approchant de cent millions.

Ces considérations suffisent pour nous faire condamner le système de Mr. Boutwell sans entrer dans la critique des détails. La probabilité est, d'ailleurs, que ses plans seront rudement attaqués dans les deux chambres du Congrès.

THÉATRE DE L'OPÉRA.—La reprise de l'*Africaine* aura lieu décidément demain, samedi. La pièce a été montée avec le plus grand soin ; et tout fait présager un grand succès.

Les principaux interprètes sont : MM. Michot, Vasco de Gama ; Dumestre, Nelusko ; Depasario, Don Pedro ; Kotten, Don Alvar ; Mlle Arnal, Sélika ; Mlle Dupuy, Inès.

Au 4me acte, grande marche indienne, réglée par M. Charles, maître de ballet.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Bénéfice de Mistress D. P. BOWERS, LOVE'S MASQUERADE.

CONCERT. — Un concert doit être donné lundi, 20 décembre courant, dans la salle du Lycée, par mademoiselle Mélanie May, pianiste, avec le concours de chanteurs amateurs de notre ville.

BAL DE LA SOCIÉTÉ LUSITANE PORTUGAISE. — Un grand bal sera donné, le samedi, 18 décembre, par la Société de Bienfaisance Lusitane-Portugaise, dans la salle de la Société, rue du Bayon. Nos remerciements au comité pour les invitations qu'il nous a envoyées.

BANQUE D'AMÉRIQUE. — On aime à parler des institutions utiles, surtout quand elles réussissent. La Banque d'Amérique est de ce nombre. Chaque pas de sa carrière a été un succès, et les choix qu'elle vient de faire pour composer son bureau de direction est une preuve qu'elle veut persévérer dans les bons errements qui lui ont fait sa prospérité actuelle et qui assurent son avenir. Voici les noms de ces directeurs pour l'année 1870. Tous jouissent d'un grand crédit et inspirent une confiance presque illimitée : MM. A. M. Fortier, W. B. Schmidt, C. J. Leeds, D. Fatio, J. J. Fernandez, F. W. Tilton, J. I. Adams, M. Puig, P. Maspero, J. Scherk, I. Caulfield, Aut. Giraud et David Jamison.

CHOCOLATS, BONBONS, PRALINES. — Le magasin de MM. Liton & Pinsard, actuellement rue du Canal 151 et 153, entre les rues Bourbon et Dauphine, est un de ceux où les acheteurs sont toujours assurés de trouver du bon et du beau. Rien de plus fin et de plus délicat que leurs chocolats à la crème, de plus appétissant que leurs bonbons bourgeois, de plus parfumé que leurs pralines Louis XV. Ces messieurs font venir leurs chocolats de chez Guerin Boutron et leurs pralines de chez Perron, deux célébrités parisiennes. Chacun peut se convaincre de la fraîcheur et de l'excellence de ces articles. Nous engageons les amateurs à se hâter de faire leurs choix, car l'assortiment habituel que fait venir la maison Liton & Pinsard est toujours rapidement épuisé.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Bénéfice de Mistress D. P. BOWERS, LOVE'S MASQUERADE.

ECOLE DES PATINS A ROULETTES.—Le manque d'exercice est une des causes qui altèrent le plus la santé des résidents des villes. C'est surtout la jeunesse qui a le plus besoin de se livrer à un exercice déplorant des forces musculaires pour maintenir un parfait équilibre dans le système. Or, nous ne saurions recommander un exercice plus salutaire, plus décent, ni plus convenable pour la jeunesse des deux sexes que celui des patines à roulettes. On peut se convaincre des avantages qu'il présente en allant assister ce soir à la séance de l'école des patineurs, au bazar Lafitte, séance qui commence à sept heures et demie. Les réunions du vendredi ont toujours très brillantes.

VINS, HUILE, CONSERVES.—Nous appelons l'attention du commerce sur l'annonce de la maison A. Carrière & Cie, rue Bienville, No 21. Cette maison possède un grand assortiment de vins fins et ordinaires de Bordeaux, en caisses et en barriques, elle vient de recevoir aussi des vins d'Espagne, de l'huile, des olives et 20 milliers de bouchons.

$55.—C'est le prix, à New York, de la Machine à coudre de Grover & Baker qui se vend au No 182 de la rue du Canal. On ne paye ni prime ni assurance.

VINS, LIQUEURS, &c.—M. P. Pompei, No 10 rue Toulouse, vient de recevoir un envoi d'excellente vine, de liqueurs, de fruits à l'eau-de-vie, etc., sur lequel nous appelons l'attention du commerce de détail et des familles. Voir l'annonce.

CHARBON.—La maison W. G. Coyle & Co., annonce qu'elle est prête à faire distribuer de l'excellent charbon de famille aux plus bas prix du marché, dans toutes les parties de la ville. Tous les ordres laissés au No 138 de la rue Gravier, seront exécutés promptement. — Voyez l'annonce.

HABILLEMENTS.—Nous appelons l'attention du public sur l'annonce de M. C. Lazard, qui voulant absolument écouler son stock d'hiver pour faire place aux articles de printemps, est décidé à offrir aux acheteurs les conditions les plus libérales. M. Lazard, rue de la Vieille-Levée, 195, a des plus vastes assortiments d'habits de la ville.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Bénéfice de Mistress D. P. BOWERS, LOVE'S MASQUERADE.

☞ Il n'est pas étonnant que les honnêtes gens vous fassent l'éloge de la machine à coudre à pointe tordue de WILCOX & GIBBS, que les poètes, les orateurs, les théologiens, les philosophes, etc., parlent de son influence sur les intérêts sociaux et sur le bonheur de la femme. A vendre par M. S. Hedrick, 57 et 118 de la rue du Canal. ☞

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Bénéfice de Mistress D. P. BOWERS, LOVE'S MASQUERADE.

☞ La machine à coudre à pointe tordue de WILCOX & GIBBS résolve les prodiges des fées : elle est si simple qu'un enfant de 5 ans peut s'en servir. A vendre par M. S. Hedrick & Co., 118 Canal. ☞

CHRONIQUE LOCALE.

BAL DE SOCIÉTÉ.—C'est demain, samedi, 18 du courant, que la Société Portugaise Lusitanienne de Bienfaisance, donnera un grand bal dans sa salle de la rue du Bayon, entre les rues St-Claude et Trémé. Les organisateurs de cette fête ne négligent rien pour assurer le succès de leur bal de demain sera certainement très brillant. M. J. R. Arantes, président de la Société Lusitanienne nous ayant adressé plusieurs billets d'invitation, nous le prions de vouloir bien recevoir nos remerciements.

CINQUIÈME COUR DE DISTRICT.—C'est devant cette Cour que Mr F. A. Johnson, ayant été dûment nommé par le maire Conway, collecteur du premier et du quatrième district de la Nouvelle Orléans, pour les droits sur les vivres qui vont en mer, a attaqué MM. J. O. Landry, contrôleur, et John Daley qui, sontient-il, interviennent illégalement dans l'accomplissement de ses devoirs. Il demande en conséquence une injonction contre eux.

SUITE DE L'AFFAIRE WALSH.—Nous avons rapporté ailleurs les faits pour lesquels le gouverneur de Walsh, rue Franklin, entre Bienville et Douane. Les parties arrêtées, Black et Killeam, avaient des relations sur caution. Mercredi, la police fut informée que John Toby était à rôder près de la maison de Shanghai Lizzie, une des plus dangereuses filles de joie de la rue Bourgogne, dans le but de lui faire un mauvais parti parce qu'elle avait négligé de lui rendre certains services. L'officier Rice lui dit de s'en aller, Toby, refusant, fut arrêté. Mais il avait eu le temps de passer son revolver à Black qui était avec lui. Black alors menaça l'officier de tirer sur lui, s'il ne relâchait pas Toby.

L'officier Wilgers arrivant sur ces entrefaites obligea Black à désempar, ce qu'il fit en sautant de toutes parts, mais, ayant été rejoint par Toby, il tira sur lui, et, après une course et prenant la rue Toulouse, il gagne le Bassin et va se blottir au fond d'une goélette amarrée près de la rue Tréme. Il pouvait être 8 heures alors et la nuit était fort sombre. Mais on n'avait pas abandonné la poursuite et plusieurs coups de feu avaient été tirés sur Black se sauvant à toutes jambes. On finit par le trouver dans la cale de la goélette, dont il ne voulait pas sortir, mentionnant au contraire de tirer sur le premier qui voudrait l'appréhender au collet. On le traita alors comme il voulait traiter les autres, et plusieurs coups de pistolet furent à la fois déchargés contre lui. Black tomba en criant qu'il était mort. L'officier Wiegers parvint alors à le tirer de la cale. Dans l'intervalle, Toby, qui ne s'était pas évadé, fut conduit au corps de garde de la place Jackson. Quant à Black, qui avait reçu une balle à la tête et une autre au pied, il a été conduit à l'hôpital.

FEU DÉTRUCTEUR.—Hier soir, vers les onze heures, le feu a pris sur les derrières du magasin de tapisserie de M. E. Newhall, rue du Camp No 40, et malgré les efforts des pompiers les flammes ont en bientôt envahi et détruit la bâtisse, avec le stock de M Newhall, l'atelier de reliure de M. A. Fox, situé au 2me étage et tout le contenu du quatrième. De fait, il ne reste plus que les murs noircis sur l'emplacement attaqué par le feu.

Pendant un instant le vaste établissement de drogues de Ball, Lyons & Co., a été dans un danger imminent, mais il a été sauvé enfin par l'énergie des pompiers. Quand notre rapporteur c'est éloigné du lieu du désastre le quatrième étage de la bâtisse attenante, occupée par Christian & Hyatt, marchands de papiers et par un atelier d'imprimerie, était en flammes. L'heure était trop avancée pour obtenir des renseignements positifs sur le montant des pertes et sur le montant des assurances, bien que nous sachions que MM. Newhall & Christian étaient assurés.

M. Newhall n'occupait le magasin que depuis quelques jours ; il l'avait restauré brillamment et il y avait mis un magnifique stock. Nous pensons que les pompiers, accourus en grande hâte et en grand nombre, ont pu maîtriser l'incendie et sauver les maisons voisines.

VOLS SUR LA LEVÉE.—Nombre d'articles apportés par les steamboats ont disparu dernièrement et ont dû être payés par les consignataires. Ces pertes ont pris un caractère assez grave pour requérir une prompte investigation. Le résultat de l'affaire est que Jack Danton a été arrêté pour avoir reçu du bien volé.

C. F. Lovenberg a été aussi arrêté sur la prévention de vol. Les articles qui ont été pris valent, dit-on, plusieurs centaines de piastres.

GARROTAGE.—Hier matin, vers une heure, M. Robt McNamara a été garroté au coin des rues Calliope et Carondelet, par des individus inconnus qui lui ont pris une montre d'or, une chaîne et $30.

PROCES INTERESSANT.—Une affaire intéressante est pendante devant la Sixième Cour de District concernant un mouvement de papier négociable, trouvé ou capturé par un détachement de Fédéraux, pendant la guerre, avec d'autres valeurs de la Banque de la Caroline du Sud.

Le papier avait été tiré par MM. Bradley & Wilson, de cette ville, qui, dans la supposition qu'il était perdu, firent un contrordre au payer à la banque le capital. Le procès est fait pour les héritiers d'une des parties par les détenteurs qui, allègue-t-on, reçurent le papier dans la conséquence de leurs affaires, bien qu'il soit douteux qu'ils puissent prouver qu'ils aient payé quelque chose pour l'avoir.

L'avocat des détenteurs actuels soutient qu'il n'y a pas à prouver que le billet fut dans la banque, qu'ils n'ont pas besoin de montrer qu'ils ont payé quelque chose pour l'avoir, que le fait de la possession suffit et qu'ils ont droit par conséquent au montant avec les intérêts.

CONSEIL DES ALDERMEN.—Réunion spéciale, hier soir, sous la présidence de M. Wiltz.

M. Shields propose d'adopter le budget dans son ensemble. Adopté.

Les recettes probables de la ville pour 1870 sont portées à $1,163,395. Les dépenses sont estimées à $8,330,588, en y comprenant les obligations qu'il faudra payer dans le cours de l'année, avec l'intérêt, le tout s'élevant à $1,949,885.

Les warrants dûs et les bills approuvés s'élèvent à $1,432,504 65; $82,588 sont des warrants sur le Trésor, la balance se composant de bills approuvés mais pour lesquels il n'a pas été délivré de warrants.

Dans cette revue, il est pourvu au paiement de l'intérêt des obligations sur $5,000,000 à 7 pour cent, et au paiement de l'intérêt sur les obligations à 10 pour cent.

Le déficit sera donc de $2,167,261. Mais on espère que les recettes excéderont l'estimation qui a été basée sur les recettes de 1869.

Dans ces recettes les licences sont comptées pour $641,389, mais on espère qu'elles atteindront $800,000.

Le budget des écoles publiques est fixé à $350,000 contre $350 000 pour 1869.

Les comptes des taxes qu'on regarde comme collectibles sont dans les mains de M. Hermis pour $500,000 et dans les mains de l'avocat de ville pour $300,000.

On espère retirer $200,000 des droits de levée. Les marchés figurent pour $388,600.

Les comptes recevables s'élèvent à $37,200.

Dans les dépenses, le budget de charité est porté à $45,000. Désormais, on ne fera entre Pompée $120,000 ; Levée $275,000 ; éclairage des rues et places au gaz et à l'huile $200,000 ; ouverture des rues, principalement la rue Claiborne, pour le chemin de Chattanooga $100,000 ; salaires des officiers de ville $193,000 ; prison de caroisse $75,000 ; asiles de aliénés $20,000 ; enquêtes et frais de coroners $32,000, impressions $40,000 ; rues $408,000 ; réparations de quais $70,000 ; achat du marché Pitts $30,000, etc.

Les résolutions suivantes, accompagnant le budget, ont été adoptées :

Résolu, que la taxe de l'emprunt consolidé est fixée à 62 cents sur chaque $100 de la valeur assessée des biens fonds dans les limites de la ville pour l'année 1869.

Résolu, qu'une taxe de 16 cents sur chaque $100 de l'assessement des immeubles, capitaux, revenus, meubles faits par les assesseurs de la ville pour 1869 soit levé pour payer l'intérêt annuel sur les obligations émises par la ville pour la souscription au capital social des diverses compagnies de chemins de fer.

Résolu, qu'une taxe de 23 cents pour chaque $100 de la valeur assessée des immeubles, et une taxe de 85 cents sur chaque $100 de la valeur assessée des propriétés personnelles, portées sur les rôles de l'année 1869, soient levées pour faire face aux frais ordinaires du gouvernement de la cité.

L'affaire de l'agence fiscale et celle de la vacance dans la place de collecteur des droits de levée pour le district et de district appelées, le Conseil s'ajourne sans prendre de décision.

TEMPÉRATURE—16 Déc. 1869
THERMOMETRE DE C. DUHAMEL, OPTICIEN
No 111, rue du Canal.

6 heures	A. M.	38 degrés.
12 "	A. M.	54 "
3 "	P. M.	56 "
6 "	P. M.	55 "

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Bénéfice de Mistress D. P. BOWERS, LOVE'S MASQUERADE.

Le discours du Père Hyacinthe.

LES OPINIONS DE LA PRESSE.

Les journaux de New York accompagnent tout le discours prononcé avant-hier soir par le P. Hyacinthe de commentaires plus ou moins étendus qui attestent hautement l'impression profonde produite par l'éloquence du grand orateur. Voici quelques extraits des organes les plus importants de la presse.

"L'Académie de Musique, dit le *Herald*, n'avait jamais été plus remplie qu'elle ne l'était hier soir à l'occasion du premier, et peut-être de l'unique discours prononcé en Amérique par le P. Hyacinthe. Jamais les murailles de l'Académie n'avaient retenti d'une éloquence plus haute et plus passionnée. Le P. Hyacinthe a parlé à son auditoire cœur à cœur. C'est le secret de la prodigieuse puissance avec laquelle il a vaincu à son gré les nombreux cœurs qui l'écoutait. Si beaucoup de ses auditeurs ne comprenaient qu'imparfaitement le langage dans lequel il parlait, aucun ne pouvait rester insensible à la majestueuse éloquence de son attitude, par la musique de sa voix, voilée cependant par une légère indisposition, et par la beauté de son geste. Une simple phrase de son discours,—*le cœur, c'est l'homme*—une très heureuse variante du fameux mot de Buffon,—*le style, c'est l'homme*, suffirait à le restituer tout entier. Nous donnons ailleurs un rapport de la conférence du P. Hyacinthe, qui doit avoir fourni une contribution libérale aux ressources de la Société française de Bienfaisance."

Le *World* prélude par ces réflexions à un article où il compare l'éloquence du P. Hyacinthe à celle du Rév. Henry Ward Beecher :

"Ceux qui ont entendu le Père Hyacinthe le comprendre, et qui le comprennent ce matin après l'avoir entendu hier, seront à même, en rapprochant cette double impression, de se faire une idée approximative de sa hauteur comme penseur, et de sa valeur comme orateur ; bien qu'ils aient naturellement un peu de désavantage sur ceux qui ont pu se pénétrer immédiatement du sens de ce qu'il a dit, du langage brûlant dans lequel il s'est exprimé, et des vivifiantes dramatiques dont il a fait ses ailes de geste, par l'intonation qui ajoutaient à sa parole plus de grandeur et plus d'éclat. Il faut admettre que ceux qui ne le virent pas, dénuer la dernière de ces qualités oratoires est la plus saillante, et que, si brillante que leurs discours puissent paraître à leurs auditeurs, ceux-ci n'y trouvent plus à la lecture que le vide et la fatigue."

Le *Tribune* n'ajoute que ces quelques mots à sa relation :

"La puissante éloquence du P. Hyacinthe a tenu enchaînés à sa parole l'un des plus brillants auditoires qui aient jamais été assemblés à New York, malgré le désavantage d'une langue étrangère."

Le *Times*, après avoir longuement décrit l'aspect de la salle, bondée et comme gonflée de monde appartenant à toutes les classes de la société, observe finement que l'élément français, plus nombreux qu'aux réunions publiques ordinaires, donnait à l'assistance un certain air d'aisance et de politesse à la fois mondaine et respectueuse. Puis il fait du P. Hyacinthe un portrait aussi piquant que vrai.

"Il portait un vêtement noir, n'ayant rien de la coupe ni des dimensions monacales, et qui, sans être fashionable, était cependant celui d'un homme de goût, sans aucune de ces particularités qu'affectent généralement les orateurs et les acteurs sur cette scène. Il se tint debout un moment près de la table quand le président l'eut introduit, et toutes les lorgnettes furent instantanément braquées sur lui: C'est un homme de taille moyenne, de forte stature, non sans dignité, avec un visage ferme, charmu, où prédomine un tempérament nerveux bilieux, qui, au repos, donne à première vue une idée fausse de l'homme. C'est l'organisation inexplicable de Lacordaire, plus que la sobre complexion de Fénélon. Il y a en lui plus du "Petit Caporal" que de l'Erasme. Il ne vous charme pas par l'apparence de l'intelligence. La sagesse du savant peut, se cacher sous ce crâne massif, mais elle n'y éclate pas. Il paraît parfaitement à l'aise, et, dans le temps que lui donne son introducteur, il s'assied et passe froidement en revue les rangs épais d'êtres humains qui se pressent dans les galeries et saillissant des avant-scènes. Quand l'introduction est achevée, et pendant que les applaudissements roulent de la base au faîte de l'édifice, il se lève, et, sans préliminaires et sans hésitation, il commence son discours."

Le *Times* cherche vainement, parmi les grands orateurs de tous les pays, une éloquence à laquelle il puisse comparer celle du P. Hyacinthe. Il cite, en analysant le caractère particulier de chacun : Sheridan, Burke et Mirabeau; puis Pierre l'Hermite et Kossuth ; Everett, Beecher et Rowland Hill. Enfin, après avoir vainement cherché une analogie, il ajoute :

"Mais il possède un charme subtil, magnétique. Il retient l'attention des hommes. La facilité, l'entrain, lui donnent un certain caractère particulier, et l'on sent bientôt que cette voix pénétrante peut, à l'occasion, s'élever à des accents entraînants, qui prennent leur puissance de conviction dans les profondeurs du sentiment et non dans les profondeurs de la pensée.

"Quoique le sujet du discours ne soit pas à vrai dire un thème populaire, ni que la matière dont il est traité ne soit en aucune façon de nature à être populaire dans ce pays, il a tenu cependant l'auditoire en haleine jusqu'à la fin, et a soulevé à plusieurs reprises les plus chaleureux applaudissements."

Le *Post* conclut sa relation par une dissertation linguistique qui, sans être d'une justesse absolue, mérite cependant d'être noté :

"L'événement d'hier soir explique comment les rhéteurs français réclament pour leur langue l'honneur d'être, bien qu'inférieure à la langue anglaise en poésie, supérieure à toutes les autres en éloquence. Il est un fait incontestable, c'est que sa précision dans la démonstration et son homogénéité d'origine permet à l'orateur d'employer une familiarité, une simplicité de style qui n'excluent par la dignité ; et que l'absence d'accent syllabique laisse au début oratoire toute sa liberté et tout son effet. Il y a, cependant dans la question d'autres éléments qui nous paraissent plus que contrebalancer cet avantage ; mais il est certain que ceux qui ont entendu le P. Hyacinthe doivent avoir un profond respect pour la langue dans laquelle il parle, comme moyen d'expression d'une éloquence passionnée."

(*Courrier des Etats-Unis*)

FRANCE.

OUVERTURE DE LA SESSION LEGISLATIVE.

DISCOURS DE L'EMPEREUR.

L'importance du discours de Napoléon III nous engage à en reproduire le texte original, l'analyse télégraphique que nous en avons publié étant très incomplète.

Voici d'abord ce que dit la *Patrie*, de la séance d'ouverture :

"Jamais peut-être, depuis le commencement du règne, l'Empereur n'a été accueilli à la séance d'ouverture des Chambres avec autant d'enthousiasme qu'aujourd'hui. Les cris de *Vive l'Empereur!* se sont été, avant et après le discours, répétés cinq fois avec une intensité énergie.

Quand le souverain a prononcé, en accentuant le mot, cette courte phrase : "L'ordre, j'en réponds!" les applaudissements les bravos, les vivats ont éclaté de toutes parts, et, plusieurs fois repris, ont pendant quelques minutes, empêché Napoléon III de continuer sa lecture.

Le discours terminé, M. Duvergier, ministre de la justice, a nommé successivement tous les députés appelés à prêter serment. Quand le ministre est arrivé au nom de M. Rochefort, il y a eu d'abord un murmure ironique, suivi de rires que la présence seule de l'Empereur a empêché de se traduire en démonstrations plus accentuées.

Le souverain s'étant pris à sourire, l'assemblée, agitant ses chapeaux et ses mouchoirs, s'est livrée à une explosion ardente de nouveaux cris de : *Vive l'Empereur!*

Voici le texte du discours impérial :

"Messieurs les sénateurs,

"Messieurs les députés,

"Il n'est pas facile d'établir en France l'usage régulier et paisible de la liberté. Depuis quelques mois, la société semblait menacée par des passions subversives, la liberté compromise par les excès de la presse et des réunions publiques ; cependant j'ai cru devoir jusqu'à présent patienter et attendre, sans me départir de la longanimité. Mais dès que j'ai pu, sans public à rétablir, les exagérations coupables, d'injurieuses attaques n'ont vu qu'à montrer la solidité de l'édifice fondé par le suffrage de la nation. Nécessaire, l'incertitude et le trouble qui existent dans les esprits ne sauraient durer, et la situation exige plus que jamais franchise et décision. Il faut parler sans détour et dire hautement qu'elle est la volonté du pays.

"La France veut la liberté, mais avec l'ordre. L'ordre, j'en réponds. Aidez moi, messieurs, à remplir ma tâche ; pour maintenir ce but, tenons-nous à égale distance de la réaction et des théories révolutionnaires. Entre ceux qui prétendent conserver sans changements ce qui est et ceux qui aspirent à tout renverser, il y a une place glorieuse à prendre.

"Lorsque j'ai proposé le sénatus-consulte de septembre dernier comme conséquence logique des réformes précédentes et de la déclaration faite en mon nom par le ministre d'Etat, le 28 Janvier, j'ai entendu rester fidèle au principe de la nouvelle constitution et de progrès ; de votre côté, en me accordant dans cette voie, vous n'avez pas voulu rompre le passé, désarmer le pouvoir, ni ébranler l'Empire.

"Notre tâche consiste maintenant à appliquer les principes qui ont été posés, en les faisant entrer dans les lois et dans les mœurs.

"Les mesures que les ministres présenteront à votre approbation ont toutes un caractère sincèrement libéral ; elles vous feront voir, les améliorations suivantes se trouveront réalisées.

"Les maires seront choisis dans le sein des conseils municipaux, sauf dans des cas exceptionnels prévus par la loi ; à Lyon, comme dans les communes suburbaines de Paris, la formation de ces conseils sera dévolue au suffrage universel ; à Paris, où les intérêts de la ville se lient à ceux de la France entière, le conseil municipal sera élu par le Corps législatif, dès qu'il aura voté du droit de régler le budget extraordinaire de la capitale.

"Des conseils cantonaux seront institués principalement pour relier les forces communales et en diriger l'emploi.

"De nouvelles prérogatives seront accordées aux conseils généraux.

"Les colonies participeront elles-mêmes à ce mouvement de décentralisation.

"Enfin, une loi, élargissant le cercle où se meut le suffrage universel, déterminera les fonctions publiques compatibles avec le mandat de député.

"A ces réformes d'ordre administratif et politique viendront s'ajouter des mesures législatives d'un intérêt plus immédiat pour les populations : — développement rapide de la gratuité de l'enseignement primaire ; diminution des frais de justice ; dégrèvement du dernier décime de guerre qui pèse sur les droits d'enregistrement en matière de succession ; accès des caisses d'épargne rendu plus facile et mis à la portée des populations rurales par le concours des agents du Trésor ; règlement plus humain du travail des enfants dans les manufactures ; augmentation des petits traitements.

"D'autres questions importantes, dont la solution n'est pas encore prête, ont été mises à l'étude.

"L'enquête relative à l'agriculture est terminée, et d'utiles propositions en sortiront dès que la commission supérieure aura déposé son rapport.

"Une autre enquête relative aux octrois est commencée.

"Vous serez saisis d'un projet de loi de donnée reproduisant les tarifs généraux qui ne doivent lieu à aucune contestation sérieuse ; quant à ceux qui ont soulevé les vives réclamations de certaines industries, le gouvernement ne pense devoir se prononcer définitivement l'impression profonde produite par l'éloquence du grand orateur. Voici quelques extraits des organes les plus importants de la presse.

"Le Académie de Musique, dit le *Herald*, n'avait jamais été plus remplie qu'elle ne l'était hier soir à l'occasion du premier, et peut-être de l'unique discours prononcé en Amérique par le P. Hyacinthe. Jamais les murailles de l'Académie n'avaient retenti d'une éloquence plus haute et plus passionnée. Le P. Hyacinthe a parlé à son auditoire cœur à cœur. C'est le secret de la prodigieuse puissance avec laquelle il a vaincu à son gré les nombreux cœurs qui l'écoutait. Si beaucoup de ses auditeurs ne comprenaient qu'imparfaitement le langage dans lequel il parlait, aucun ne pouvait rester insensible à la majestueuse éloquence de son attitude, par la musique de sa voix, voilée cependant par une légère indisposition, et par la beauté de son geste. Une simple phrase de son discours,—*le cœur, c'est l'homme*—une très heureuse variante du fameux mot de Buffon,—*le style, c'est l'homme*, suffirait à le restituer tout entier. Nous donnons ailleurs un rapport de la conférence du P. Hyacinthe, qui doit avoir fourni une contribution libérale aux ressources de la Société française de Bienfaisance."

Le *World* prélude par ces réflexions à un article où il compare l'éloquence du P. Hyacinthe à celle du Rév. Henry Ward Beecher :

"Ceux qui ont entendu le Père Hyacinthe le comprendre, et qui le comprennent ce matin après l'avoir entendu hier, seront à même, en rapprochant cette double impression de se faire une idée approximative de sa hauteur comme penseur, et de sa valeur comme orateur ; bien qu'ils aient naturellement un peu de désavantage sur ceux qui